

Gérard Chaliand

# Des guérillas au reflux de l'Occident



PASSÉS / COMPOSÉS



Des guérillas au reflux de l'Occident

DU MÊME AUTEUR

*Ouvrages politiques et stratégiques*

- Mythes révolutionnaires du Tiers-monde. Guérillas et socialisme*, Paris, Seuil, 1976 ; 1979.
- Stratégies de la guérilla*, Mazarine, 1979 ; Gallimard, 1984.
- Le Crime de silence*, (dir.), Paris, Flammarion, « Champs », 1984 ; L'Archipel, 2015.
- Terrorisme et Guérillas*, Paris, Flammarion, 1985 ; Bruxelles, Complexe, 1988.
- Anthologie mondiale de la stratégie : des origines au nucléaire*, Robert Laffont, 1990 ; 2001 ; 2009.
- Le Malheur kurde*, rapport pour les Nations unies, Paris, Seuil, 1992.
- État de crise : vers les nouveaux équilibres mondiaux*, avec Juliette Minces, Paris, Seuil, 1993.
- Dictionnaire de stratégie militaire*, avec Arnaud Blin, Paris, Perrin, « Tempus », 1998 ; 2016.
- Les Empires nomades de la Mongolie au Danube. v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ-xv<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, « Tempus », 1998 ; 2006.
- L'Arme du terrorisme*, Paris, Audibert, 2002.
- L'Héritage occidental*, avec Sophie Mousset, préface de Jacques Le Goff, Paris, Odile Jacob, 2002 ; 2015.
- Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Al-Qaïda*, avec Arnaud Blin (dir.), Paris, Bayard, 2004 ; rééd. sous le titre *Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daesh*, Paris, Fayard, 2015 ; Pluriel, 2016.
- Guerres et civilisations : de l'Assyrie à l'époque contemporaine*, Paris, Odile Jacob, 2005 ; 2009.
- Vers un nouvel ordre du monde*, avec Michel Jan, Paris, Seuil, 2013 ; Point, 2014.
- Pourquoi perd-on la guerre ? Un nouvel art occidental*, Paris, Odile Jacob, 2016 ; 2017.

*(la suite en fin d'ouvrage)*

Gérard Chaliand

# Des guérillas au reflux de l'Occident

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3052-0

Dépôt légal - 1<sup>re</sup> édition : 2020, octobre

© Passés composés / Humensis, 2020

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006, Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

# Sommaire

Avant-Propos .....	11
Introduction. Des guerres révolutionnaires au reflux de l'Occident.....	17
<b>1. GUÉRILLAS, COLONIALISME ET NATIONALISME</b>	
Chapitre 1. La boîte à outils.....	27
Chapitre 2. Frantz Fanon et le « tiers-mondisme » .....	45
Chapitre 3. Regards sur la France (2000) .....	67
Chapitre 4. Les minorités .....	77
<b>2. PREMIÈRES EXPÉRIENCES</b>	
Chapitre 5. Algérie .....	105
Chapitre 6. Cabral et le PAIGC.....	109
Chapitre 7. Amilcar Cabral, de la guerre de libération à la théorie de la révolution .....	177
Chapitre 8. Vietnam.....	193
Chapitre 9. La guerre aérienne au Vietnam.....	215

*Des guérillas au reflux de l'Occident*

3. AMÉRIQUE LATINE

Chapitre 10. Révolution dans la révolution .....	235
Chapitre 11. Le mythe du caractère invincible des guérillas .....	241
Chapitre 12. Amérique centrale : la guerre sans vainqueurs .....	249
Chapitre 13. Les zapatistes du Chiapas .....	265
Chapitre 14. Le Pérou entre Alan García et le Sentier lumineux.....	271

4. LE CONFLIT ISRAËLO-PALESTINIEN

Chapitre 15. La résistance palestinienne.....	281
Chapitre 16. Israël et la paix : une stratégie de la temporisation (1975).....	329
Chapitre 17. Le conflit israélo-palestinien dans la durée.....	349

5. TERRORISMES

Chapitre 18. Le phénomène terroriste.....	361
Chapitre 19. Terrorisme et politique.....	371
Chapitre 20. Le terrorisme : un moyen de libération ?.....	377
Chapitre 21. La persuasion de masse .....	381
Chapitre 22. La mesure du terrorisme.....	401

6. LES EXPÉRIENCES DE LA MATURITÉ

Chapitre 23. 1977 : Érythrée, haut mal de l'Éthiopie .....	411
Chapitre 24. 1986 : l'équation angolaise.....	421
Chapitre 25. Vers la guerre civile aux Philippines.....	429
Chapitre 26. Le Haut Karabagh .....	435
Chapitre 27. Afrique du Sud .....	445
Chapitre 28. Les Tigres tamouls du Sri Lanka .....	469
Chapitre 29. La question nationale kurde.....	477



## *Sommaire*

### 7. MOYEN-ORIENT ET AFGHANISTAN

Chapitre 30. La résistance afghane .....	499
Chapitre 31. Les talibans .....	543
Chapitre 32. Irak.....	561
Chapitre 33. Des guerres irrégulières .....	605
Conclusion.....	627
Notes.....	633
Remerciements .....	647



## Avant-Propos

Jeune, les voyages dans des conditions précaires ont été mes universités, parce qu'ils étaient sociaux et culturels plutôt que spatiaux ou essentiellement sportifs. Quelques années passionnantes aux « Langues et civilisations orientales » m'ont aussi ouvert à une quête des cultures à l'échelle planétaire qui me paraissaient être notre héritage universel.

De la guerre d'Algérie, au cours de laquelle j'étais dans l'anticolonialisme actif, aux guerres irrégulières d'Afghanistan et du Proche-Orient, j'étais présent dans la plupart des conflits irréguliers en Asie du Sud-Est, dans le sous-continent indien, au Moyen-Orient, en Afrique orientale et australe, en Amérique centrale et andine, en Transcaucasie...

En 1975, je terminais, au terme d'environ trois années comme observateur participant dans nombre de guérillas, *Mythes révolutionnaires du tiers-monde, guérillas et socialismes*. Ce livre faisait le constat de la mort de l'utopie tiers-mondiste. Il démystifiait bien des illusions d'une époque où l'esprit du temps, en marge du conflit Est-Ouest, était « tiers-mondiste ». À une époque où la lutte armée était non seulement sacralisée par certains courants et mécaniquement porteuse de victoire parce que baptisée « guerre du peuple », je prenais le risque d'en analyser, à partir d'expériences concrètes, les faiblesses et les limites. Quinze mois en Algérie indépendante, sous Ben Bella, m'avaient dénié, en matière d'imposture, de ce qu'on appelait le « socialisme ».

## *Des guérillas au reflux de l'Occident*

J'ai perdu des illusions sans renoncer à des principes qui me paraissaient fondés : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, la non-discrimination des minorités religieuses ou ethniques, l'égalité, entre autres juridique, entre les hommes et les femmes. Et l'État de droit. Enfin le courage de reconnaître les crimes des siens. L'expérience des luttes politiques et surtout armées m'amenait à privilégier la pensée stratégique qui est l'intelligence des rapports de force, ceux-ci étant centraux dans les relations internationales. Je ne cherche pas à être « politiquement correct » mais politiquement pertinent.

N'ayant appartenu à aucune institution ni à aucun parti, j'ai librement mené durant un demi-siècle et davantage, en cavalier seul, l'itinéraire qui est le mien, en assumant l'insécurité matérielle qui en était le prix. En marge des terrains, j'ai enseigné à l'ENA, à l'École de guerre, en tant que *visiting Professor* à Harvard, Berkeley, UCLA, à Manchester, Sussex, Montréal, le Cap, Salamanque et d'autres lieux moins célèbres : Tbilissi, Vladikavkaz, Erevan, Erbil.

J'ai vécu plus de cinq années en tant qu'observateur participant dans des guérillas ou zones de guerre sur les trois continents<sup>1</sup> : Guinée-Bissau (1964 et 1966), Vietnam (1967), Colombie (1968 et 1991), Jordanie - Liban (1969-1970), Israël (1970-1975, 1998 et 1999, 2006), Érythrée (1977), Kurdistan iranien (1980), Afghanistan (1980, 1982, 2006-2011), Salvador (1982), Pérou (1985), Philippines (1987), Sri Lanka (1987, 1999, 2007), Birmanie (1990 et 1995), Haut-Karabakh, Azerbaïdjan (1993 et 2000), Géorgie - Abkhazie et Ossétie du Sud (1994 et 2006), Inde-Cachemire (1999), Irak (1999 à 2020), Syrie (2015-2018).

Contrairement aux autres Occidentaux souvent présents - Français, Britanniques et Américains -, je n'étais pas un spécialiste de la contre-insurrection, mais de l'insurrection. J'ai essentiellement vécu, à l'exception du Cachemire, du Sri Lanka, de l'Afghanistan et de l'Irak, avec la guérilla, non du côté des forces de l'ordre. J'occupe, pour cette raison, et compte tenu de ma longue et multiple expérience en tant qu'homme de terrain et théoricien, une place à part. L'éventail des expériences que j'ai étudiées recouvre à la fois des luttes anticolonialistes, des mouvements marxistes-léninistes opposés à des États indépendants, des maquis de groupes minoritaires (ethniques ou religieux) cherchant à arracher une autonomie.

## Avant-Propos

Depuis l'enfance, je suis attiré par la guerre de partisans et la lutte armée ; ajoutons à cela la familiarité avec la nature, le goût de la marche et des risques. Pour ceux qui savent se contenter de l'essentiel, la précarité de la guerre donne au moment, aux êtres comme aux choses, un prix singulier. Je ne suis pas fasciné par la guérilla ; on est fasciné que par ce qu'on connaît de loin. La guérilla a des aspects multiples mais son intérêt profond est ailleurs : il est, pour moi, dans l'étude de l'organisation d'une société pour faire face à une situation de crise violente, dans l'intelligence politique et stratégique d'une direction capable de saisir les vulnérabilités de l'adversaire, d'entraîner les populations, de créer les conditions de la durée. À cet égard, j'ai beaucoup appris avec Amilcar Cabral, sur le plan théorique et pratique, et, par la suite, davantage encore, avec les Vietnamiens. Je m'intéresse, en somme, à la capacité d'une direction à transformer, avec le temps, sa faiblesse en force.

En matière de risques physiques, ceux-ci sont imprévisibles. Des militants sont morts à quelques mètres de moi, en Guinée-Bissau (1966) et au Nord-Vietnam (1967), et je dois à un jeune moudjahid afghan de n'avoir pas marché, en 1980, sur une mine soviétique.

En dehors des parasitoses ou des fièvres contractées en zones tropicales (physiquement les guérillas les plus dures sont celles des forêts tropicales en saison des pluies), les risques, en pratique, sont donc relativement limités. Quant au maniement des armes, l'observateur-participant n'a pas à s'en servir, sauf quand il faut rompre un encerclement où il n'y a plus, pour ceux d'en face, que des cibles.

Après la période des guérillas anticoloniales, je me suis plus particulièrement intéressé aux luttes armées des minorités, problème souvent central de maints pays du tiers-monde (Érythrée, Kurdes, Sri Lanka). C'est à la fin des années 1970 que j'ai publié *Stratégie de la guérilla*, peu avant l'intervention soviétique en Afghanistan. Celle-ci marque un tournant. Pour la première fois, non seulement les troupes soviétiques intervenaient dans un pays n'appartenant pas au pacte de Varsovie, mais encore étaient-elles confrontées, ce qui ne leur était pas arrivé depuis les années 1920, à une guerre de guérilla. Pas plus que celles des Occidentaux, leurs troupes n'ont pu l'emporter.

Par deux fois, j'ai eu l'occasion de me trouver du côté de la contre-insurrection, en 1999, au Cachemire et au Sri Lanka. À New

Delhi, j'ai rencontré le général Romohan responsable de la sécurité aux frontières des troupes au Cachemire. Il connaissait la version américaine de mon livre *Stratégie de la guérilla*, et m'invita à suivre leurs opérations. Celles-ci consistaient à prendre en chasse les militants islamistes qui, par petits groupes, s'infiltraient au printemps, à la fonte des neiges sur les cols, à partir du Pakistan. J'ai pu les voir au travail et discuter longuement, tant avec les Indiens qu'avec les Pakistanais. L'internationalisation du problème du Cachemire que visait le Pakistan a échoué cette année-là et l'impact des attentats du 11 Septembre n'a pas tardé à avantager la position de l'Inde. La ligne de contrôle qui sépare les deux Cachemires apparaît ainsi comme définitive, même si le statut du Cachemire reste à définir.

Au Sri Lanka, après enquête, notamment à Jaffna, dans le Nord, je découvris la supériorité organisationnelle et militaire du LTTE – les Tigres tamouls – par rapport à une armée sri-lankaise sans motivation véritable. Nul doute que dans cette lutte inégale opposant potentiellement 10 à 15 % de Tamouls aux autres Sri Lankais, Prabhakaran, le chef charismatique du LTTE, a su mobiliser de façon totalitaire les jeunes hommes et jeunes filles de sa société. Bien que non religieux, le mouvement entendait, par la formation dispensée, entraîner l'adhésion absolue de ses membres et les transformer en machines de mort. Le mouvement, en 1999, malgré un repli géographique, avait conservé ses forces vives intactes et parvenait à reprendre l'initiative dans les villes.

Jugeant à juste titre la situation internationale bouleversée par les attentats du 11 septembre 2001, le LTTE, conscient que la lutte contre le terrorisme engagée tous azimuts par les États-Unis lui serait défavorable, consentait à entamer des négociations avec le gouvernement. Celles-ci, quatre années plus tard, n'ont pas abouti. Le LTTE, bien qu'ayant connu à l'est de l'île une scission – encouragée par Colombo –, gardait cependant intacte sa capacité de nuisance, et les hostilités reprenaient de plus belle en 2005. Ce répit a été utilisé par l'État sri-lankais pour améliorer ses capacités militaires. Sous la direction de la famille Rajapaksa, l'assaut général fut donné en 2009, après avoir écarté tous les observateurs internationaux ou neutres afin de pouvoir procéder à un nettoyage brutal, civils compris.

## *Avant-Propos*

C'est progressivement qu'est apparu que la guerre révolutionnaire dont Mao Zedong est l'initiateur, dont l'objectif est la prise de pouvoir grâce à la mobilisation, l'organisation et l'encadrement des populations, était devenue la norme et, plus lentement, qu'a été réalisé que l'Occident - l'Europe comme les États-Unis (et l'URSS) - ne les gagnait plus, à moins de massacrer massivement (bien que la guerre de Vietnam ait été faite sans grande retenue...). Les guerres asymétriques, comme disent les Américains pour désigner les conflits du fort au faible, démontrent que l'asymétrie fondamentale est non seulement dans l'idéologie, mais aussi dans la démographie<sup>2</sup>.





## Introduction

### Des guerres révolutionnaires au reflux de l'Occident

Du dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux lendemains de la Première Guerre mondiale, l'Europe (plus particulièrement, la Grande-Bretagne et la France) et la Russie ont dominé le monde asiatique, à l'exception du Japon, et l'Afrique, à l'exception de l'Éthiopie. Cet impérialisme, mené avec quelques autres nations, dont les Pays-Bas, est *la plus vaste entreprise militaire de l'Histoire*. D'autant plus que celle-ci s'ajoutait à un élan premier, qui avait colonisé, grâce aux Portugais et aux Espagnols, au lendemain de la *Reconquista*, une grande partie du continent américain. Par la suite, les Anglais et d'autres protestants surtout, et les Français, confortés par de fortes vagues d'immigrants européens, occupaient progressivement l'Amérique du Nord par l'achat de territoires ou par la force. Le continent américain, christianisé, parlant pour l'essentiel des langues européennes, devenait un « Extrême-Occident ».

Ces conquêtes coloniales avaient été grandement facilitées par les progrès techniques et militaires, dus à l'industrialisation. Phénomène inédit, renforcé par le fait que les troupes européennes, bien que peu nombreuses, mais quasiment toujours victorieuses, restaient longuement dans les pays conquis, qui leur devenaient familiers. Il a fallu trois générations aux diverses élites colonisées pour répondre victorieusement aux défis de la modernisation posés par l'Europe. Après le repli sur les idéologies religieuses et les tentatives d'imiter les institutions européennes, c'est la découverte du nationalisme moderne qui permet de

retourner contre l'Europe ses propres armes, après la Seconde Guerre mondiale.

Les Britanniques devaient quitter dès 1947 les Indes, qui se divisaient en plusieurs États, dont deux intrinsèquement antagonistes. La Chine, puissante jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, retrouvait une indépendance qui avait été confisquée (1840-1949) ; la guerre de Corée déplaçait vers l'Asie le conflit Est-Ouest. La guerre d'Indochine - un combat retardateur - débouchait de façon inattendue sur Dien Bien Phû (1954).

En 1955, le monde colonisé déclare à Bandung (Indonésie) sa volonté de participer activement de l'Histoire. Tandis que le conflit Est-Ouest, enjeu devenu majeur, s'étend de 1947 à 1991, des avancées ont lieu dans ce qu'on dénommait le « tiers-monde ». La nationalisation du canal de Suez (1956), tandis que la guerre d'Algérie devenait la grande épreuve française, marquait le retour de l'islam et des Arabes, humiliés par la victoire d'Israël, après sa création. Une seconde défaite, plus humiliante encore, frappe les États arabes (1967), tandis qu'émerge le problème national palestinien.

Entre-temps, la révolution cubaine (1959) ramène l'attention sur l'Amérique latine et ses rapports inégaux avec les États-Unis (Crise des fusées, 1962). Entamée en 1965, la guerre du Vietnam, qui paraissait devoir être remportée par les États-Unis, se termine sans succès en 1973, malgré de durs bombardements contre le Nord-Vietnam, par la chute de Saïgon (1975). En 1973, la première crise pétrolière, conséquence d'une guerre arabo-israélienne, marquait un changement important dans les relations internationales, l'année même où les soldats américains quittent le Vietnam sans avoir remporté la victoire.

1979 est une année charnière avec la mise en place esquissée l'année précédente, par Deng Xiao Ping, d'un « socialisme de marché », la révolution iranienne menée par l'ayatollah Khomeïni, la seconde crise pétrolière, marquant la fin des années fastes pour l'Europe, et l'intervention soviétique en Afghanistan.

La montée au pouvoir de Mikhaïl Gorbatchev fut un succès pour la *Glasnost* : on pouvait s'exprimer, et ce qui s'exprimait en URSS, comme dans les « démocraties populaires », Pologne en tête, était

## Introduction

le mécontentement, notamment au sujet de la question nationale. Quant à la *Perestroïka* – la restructuration économique –, elle se heurtait à la force d’inertie de la bureaucratie attachée à ses privilèges. La chute de l’URSS était la conséquence de son incapacité à se réformer.

Épuisée par deux conflits mondiaux, l’Europe ne joue plus depuis 1945, sur les plans politique et militaire, qu’un rôle mineur. Par la suite, les États-Unis, déjà puissance économique majeure dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, parvenaient non seulement à endiguer l’Union soviétique mais aussi, indirectement, à provoquer son dépérissement (1991). Washington connaissait alors une dernière décennie triomphale, dont l’une des activités a consisté, sans le proclamer, à ramener l’Union soviétique aux frontières de la Russie. L’Union européenne s’étendait sans se renforcer, la création de l’euro fut l’un des trop rares succès d’une période de paix garantie par les États-Unis.

La Russie de Boris Eltsine fut pathétique et s’enfonçait dans une crise dont profitaient les États-Unis, tandis que le rouble s’effondrait (1998). Bientôt, avec Vladimir Poutine, la Russie se réorganisait sur les plans militaire et diplomatique. Cela se constatait en Tchétchénie, comme dans les rapports avec les États-Unis, au lendemain du 11 septembre 2001. Les États-Unis affirmaient leur présence militaire en Afghanistan qui, près de deux décennies plus tard, était un fiasco complet. En 2003, l’*hubris* portait les néoconservateurs à mener une « guerre de choix » contre l’Irak de Saddam Hussein, destinée à remodeler le « Grand Moyen-Orient ». En 2011, sur l’initiative de la France de Nicolas Sarkozy et de la Grande-Bretagne de David Cameron, eut lieu, lors du « Printemps arabe » affectant la Tunisie, l’Égypte, le Yémen et la Syrie, une opération conjointe contre la Libye, avec le soutien des États-Unis. Une opération destinée à sauver Benghazi qui se solda par l’élimination du régime de Mouammar Kadhafi et mena à une guerre civile qui n’est pas encore terminée, et à de sérieux dégâts collatéraux au Mali, au Niger et au Burkina Faso. Cette guerre au Sahel ne paraît pas maîtrisable.

Après avoir réussi à désamorcer la « révolution orange » (2004), la Russie perdait, une décennie plus tard, l’Ukraine. Coup sévère

auquel répliqua Poutine en annexant la Crimée, russe jusqu'en 1954. La Russie perdait au moins 40 millions de Slaves russo-phones et se contentait d'une intervention limitée à la partie proprement russe de l'Ukraine. Par ailleurs, la Russie jouait un rôle éminent dans la crise syrienne, notamment entre 2015 et 2016, et en s'imposant comme incontournable après le retrait ordonné en octobre 2019 par Donald Trump, sans contrepartie turque (erreur politique perçue comme telle par le camp républicain aux États-Unis).

Enfin, quel que soit l'écho médiatique de l'islamisme combattant depuis plus de trois décennies, celui-ci reste un facteur mineur dans le statu quo mondial, officiellement modifié en 2010, la Chine devenant la seconde puissance mondiale. La puissance perdue ne se retrouve que par la capacité à créer de la croissance économique. D'autres États en Asie orientale sont économiquement performants, concourant ainsi à une nouvelle configuration géopolitique, où le Pacifique est central.

Les succès militaires de la *période coloniale* appartiennent au passé. Après Dien Bien Phû, la guerre d'Algérie fut la grande affaire de la dernière génération de Français mêlés à un conflit. Depuis la guerre américaine menée au Vietnam, officiellement entamée en 1965, je n'ai, pour l'essentiel, assisté qu'à une série de reculs : Vietnam, Afghanistan, Irak, Libye, Syrie, etc., dont je porte ici témoignage, ponctués par nombre d'échecs de tentatives révolutionnaires mal pensées et mal organisées, particulièrement en Amérique latine.

Ce reflux général dans le cadre d'un esprit du temps empreint de victimisation, sinon de repentirs anachroniques, un moment masqué par la puissance américaine, devient perceptible, avec la rapidité de la montée de la Chine et de l'Asie orientale. Il se manifeste aussi par l'attitude de la Turquie à l'encontre de l'Europe depuis quelques années, un comportement qui eût été impensable une décennie plus tôt. L'Europe divisée se révèle impuissante. La politique défensive, malgré les apparences, pratiquée par Donald Trump en est l'illustration dans une configuration démographique en rapide mutation. De 33 % il y a à peine plus d'un siècle, la proportion des Occidentaux est d'environ 12 % (2020), marquant la